



Mon mari ! s'écria madame de Bergenheim. — Page 416, col. 1.

— Veuillez, lui dit-elle, vous asseoir près de moi, je vous prie.

Balsamo tressaillit à cette voix pleine de douceur inaccoutumée.

— M'asseoir ? dit-il. Tu sais bien, ma Lorenza, que je n'ai qu'un désir, c'est de passer ma vie à tes genoux.

— Monsieur, reprit Lorenza du même ton, je vous prie de vous asseoir, bien que je ne n'aie pas un long discours à vous faire ; mais, enfin, je vous parlerai mieux, il me semble, si vous êtes assis.

— Aujourd'hui, comme toujours, ma Lorenza bien-aimée, dit Balsamo, je ferai selon tes souhaits.

Et il s'assit dans un fauteuil auprès de Lorenza, assise elle-même sur un sofa.

— Monsieur, dit-elle en attachant sur Balsamo des yeux d'une expression angélique, je vous ai appelé pour vous demander une grâce.

— Oh ! ma Lorenza, s'écria Balsamo de plus en plus charmé, tout ce que tu voudras, dis, tout !

— Une seule chose ; mais, je vous en préviens, cette chose je la désire ardemment.

— Parlez, Lorenza, parlez, dût-il m'en coûter toute ma fortune, dût-il m'en coûter la moitié de la vie.

— Il ne vous en coûtera rien, monsieur, qu'une minute de votre temps, répondit la jeune femme.

Balsamo, enchanté de la tourpüre calme que prenait la conversation, se faisait déjà à lui-même, grâce à son active imagination, un programme des désirs que pouvait avoir formés Lorenza, et surtout de ceux qu'il pourrait satisfaire.

— Elle va, se disait-il, me demander quelque servante ou quelque compagne. Eh bien, ce sacrifice immense puisqu'il compromet mon secret et mes amis, ce sacrifice, je le ferai, car la pauvre enfant est bien malheureuse dans cet isolement.

— Parlez vite, ma Lorenza, dit-il tout haut avec un sourire plein d'amour.

— Monsieur, dit-elle, vous savez que je meurs de tristesse et d'ennui.

Balsamo inclina la tête avec un soupir en signe d'assentiment.

— Ma jeunesse, continua Lorenza, se consume ; mes jours sont un long sanglot, mes nuits une perpétuelle terreur. Je vieillis dans la solitude et dans l'angoisse.

— Cette vie est celle que vous vous faites, Lorenza, dit Balsamo, et il n'a pas dépendu de moi que cette vie, que vous avez attristée ainsi, ne fit envie à une reine.

— Soit. Aussi vous voyez que c'est moi qui reviens à vous.

— Merci, Lorenza.

— Vous êtes bon chrétien, m'avez-vous dit quelquefois, quoique...

— Quoique vous me croyiez une âme perdue, voulez-vous dire ? J'achève votre pensée, Lorenza.

— Ne vous arrêtez qu'à ce que je dirai, monsieur, et ne supposez rien, je vous prie.

— Continuez donc.

— Eh bien, au lieu de me laisser m'abîmer dans ces colères et dans ces désespoirs, accordez-moi, puisque je ne vous suis utile à rien...

Elle s'arrêta pour regarder Balsamo ; mais déjà il avait repris son empire sur lui-même, et elle ne rencontra qu'un regard froid et un sourcil froncé.

Elle s'anima sous cet œil presque menaçant.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

GERFAUT

PAR CHARLES DE BERNARD.

IV

L'appartement de madame de Bergenheim occupait le premier étage d'une des ailes du château, du côté du couchant. Au rez-de-chaussée se trouvaient la bibliothèque, une salle de bain et quelques chambres sans destination actuelle. Les fenêtres, agrandies et régularisées, avaient un aspect

moderne, mis en harmonie avec le reste du bâtiment au moyen d'un badigeon grisâtre. Au pied de cette façade, une pelouse, entourée de massifs et couverte d'orangers en caisse, formait une sorte de jardin anglais, sanctuaire de verdure réservé à la maîtresse du château, et qui lui apportait en tribut chaque matin le parfum de ses fleurs et la fraîcheur de ses ombrages. A travers les cimes des sapins et le feuillage de quelques tulipiers dominant les groupes d'arbustes, l'œil pouvait suivre les méandres de la rivière qui disparaissaient enfin dans le haut du vallon. C'était cette vue pittoresque et d'un horizon plus ouvert que celui des autres perspectives qui avait décidé la baronne à choisir pour sa demeure particulière cette partie du gothique manoir.

Après avoir traversé la pelouse, la jeune femme ouvrit la porte d'une barrière masquée par les massifs, et se trouva sous les platanes, au bord de l'eau. Cette allée décrivait une courbe autour du jardin anglais, et conduisait, en forme d'avenue, à l'entrée principale, dans l'autre sens, elle s'allongeait en une double rangée d'arbres gigantesques entre la rivière et le parc. D'un côté, l'aspect monotone du torrent ; de l'autre, la mélancolie des bois qui tantôt épaississaient leurs futaies, tantôt s'ouvraient en clairières, donnaient à ce lieu le caractère de solitude que cherche de préférence la rêverie. Le soir approchait, et le paysage, momentanément troublé par l'orage, avait repris sa sérénité. Les feuilles des arbres, comme il arrive après la pluie, offraient ce ravivement de teintes qui rend en ces moments la campagne comparable à un tableau fraîchement verni. Le soleil, sur son déclin, plongeait de longs rayons à travers les platanes dont les branches écaillées s'entrelaçaient, semblables à une forêt de bois immobiles. Sous ce dôme, à chaque instant plus sombre et plus mystérieux, Clémence s'avancait lentement, la tête baissée, les bras croisés sur la poitrine, enveloppée d'un grand cachemire vert qui montait derrière le cou jusqu'à la naissance des cheveux et tombait presque à terre d'une manière un peu irrégulière.